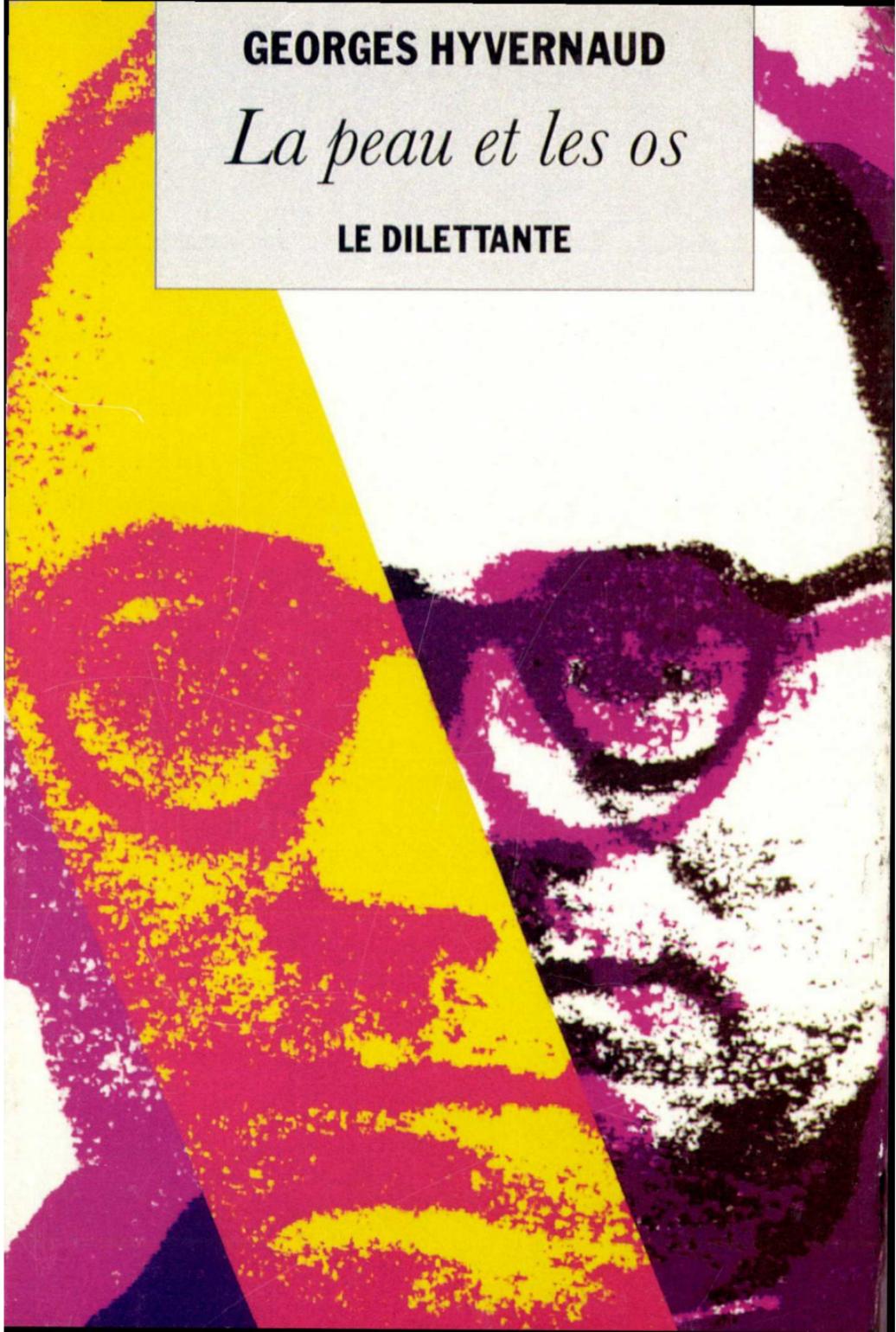


GEORGES HYVERNAUD

La peau et les os

LE DILETTANTE



Georges Hyvernaud

La peau et les os

Préface de
RAYMOND GUÉRIN

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

La première édition de *La Peau et les os* a paru en 1949 aux Éditions du Scorpion.

ISBN 978-2-84263-566-4

Préface

Georges Hyvernaud pourrait être un homme quelconque.

Un homme comme tout le monde.

Son aventure est celle que des millions et des millions de pauvres gars ont connue. Et, aujourd'hui, dans la rue, si vous le rencontrez, ou chez lui, entre sa femme et sa petite fille, avec sa calvitie naissante de jeune professeur et son doux regard de myope derrière ses lunettes, vous penserez qu'il n'est pas de ceux qui attirent l'attention.

Timide, même, avec ça. Et un peu gauche. Sans oublier cet accent charentais, unique, qui fait qu'on ne sait jamais si c'est un finaud qui parle ou un niais.

Ce serait plutôt un finaud. Un finaud, d'ailleurs plein d'humour et de sensibilité.

Mais qui disait donc qu'il était un homme comme tout le monde ? Parce qu'il a une vie sans panache apparent ? Parce qu'il a été emprisonné ?

Non ! S'il diffère du commun, c'est sans doute parce qu'il sait, comme personne, tirer des impressions exceptionnelles des événements les plus désenchantés.

Sans avoir l'air de rien, notez-le bien.

Jugez plutôt : au retour de sa captivité, il s'amuse à rédiger, à temps perdu, un petit texte de cent cinquante pages. Et qu'on pourrait croire anodin. Il n'est pas le premier, en effet, qui s'essaie à condenser noir sur blanc ce qu'il a vécu. Mais pourquoi n'écrit-il pas ? Est-ce que tout le monde n'écrit pas ? À force de corriger des copies d'élèves, ma foi, quoi d'étonnant si, un soir, il s'est senti des ardeurs d'écrivain ?

Enfin le livre est achevé. Il en paraît bientôt un chapitre dans Les Temps modernes. Comme ça. Sans qu'on le connaisse. Sans que ça

fasse de bruit. Mais, bien sûr, on ne pouvait pas s'y tromper, le chapitre était remarquable.

C'est du moins ce qui m'a semblé quand je l'ai lu.

Je l'ai fait savoir à Hyvernaud. Le sujet me touchait d'assez près, il est vrai. Hyvernaud m'a alors confié son manuscrit. Je l'ai recommandé à mon ami Jean d'Halluin pour ses Éditions du Scorpion. Parbleu ! c'était une découverte et il n'y avait pas à hésiter une minute ! C'est ce qu'on a fait. La Peau et les os n'a pas d'autre histoire.

Voilà donc un jeune auteur édité sans douleur. Il n'aura pas connu les manuscrits refusés, les visites humiliantes chez des éditeurs à l'air rogue, ce qui, paraît-il, fut le lot de beaucoup qui devinrent ensuite célèbres. Tout a été simple pour Hyvernaud. De l'écriture au contrat final. Une réussite !

Quand on vous disait qu'il n'était pas n'importe qui !

Mais son livre ?

Oui, au fait, il faut bien en dire deux mots.

La difficulté, c'est que le sujet ne supporte guère de surcharge littéraire.

Ne parle pas qui veut de la captivité. Sitôt qu'on force un peu le ton dans un sens ou dans l'autre, on risque de tomber dans le charlatanisme. Il faut pouvoir y aller à coup sûr.

Pourtant, les porteurs de témoignage n'ont jamais manqué.

À des titres divers, Silvio Pellico, Dostoïevski, Oscar Wilde, Aladar Kuncz puis, tout dernièrement, Kæstler, Moussinac, Audisio, Ambrière, Perret, Baudouy, Unger, Calet, parmi tant d'autres (car vous remarquerez comme le nombre a significativement crû avec notre époque), ont tenu le journal de leur détention ou dressé l'inventaire de leur épreuve.

Mettons tout de suite à part David Rousset. L'expérience de l'univers concentrationnaire n'a pas eu sa pareille. Elle a dépassé en horreur et en inhumanité tout ce qu'on avait pu imaginer. Et Hyvernaud lui-même, si affreuse qu'ait pu être sa propre plongée, n'admettrait certainement pas de la comparer à celle que connurent les crucifiés de Dachau et autres lieux.

L'univers concentrationnaire est une chose.

Et insurpassable. À un degré bien plus modeste et bien plus effacé la captivité du prisonnier de guerre (animal assez étrange et assez pathétique malgré tout) en est une autre.

La non-vie des stalags n'a pas connu les chambres à gaz, les fours crématoires, les expériences biologiques, les supplices, les transports, les famines, les épidémies, les folies collectives ou les épuisements physiques. Non, tout s'y déroulait d'une façon bien moins tendue et bien moins spectaculaire. Mais enfin cela aurait encore pu venir. Il n'aurait pas fallu changer grand-chose au mécanisme...

Alors ? Eh bien, je crois que si la non-vie des stalags pouvait être caractérisée avec justesse, elle le serait par la notion de temps. Souffrir un an, deux ans, bon ! Mais répéter ça pendant des années et des années, sans jamais savoir si on en verra le bout, c'est cela qui, à la longue, paraissait inadmissible. Le condamné aux travaux forcés à perpétuité sait au moins à quoi s'en tenir. Avec un peu de philosophie il peut encore essayer de s'organiser. Mais imaginez le gars qui chaque matin se demande s'il n'est pas là jusqu'à la fin des fins. Et qui, par-dessus le marché, se

sent parfaitement innocent. On dit que l'espoir fait vivre. Car il lui restait l'espoir. Mais l'espoir fait aussi mourir à petit feu. Il use les nerfs. C'est une drogue qui excite sur le moment. Après qu'elle a cessé de faire effet, on retombe plus bas encore.

Dans le genre, je croyais jusqu'ici qu'il n'y avait rien eu de plus poignant que le journal de Sibérie écrit par Ernst Dwinger, prisonnier allemand des Russes en 14-18.

Mais depuis que j'ai eu entre les mains le petit bouquin d'Hyvernaud, je me suis bien rendu compte qu'il était inégalable dans son humilité et sa bonne foi.

L'atroce n'y prend pas naissance dans l'événement mais au plus profond du dénuement de l'esprit. Lui seul a su peindre le drame intérieur de l'homme qui sent qu'il cesse d'être un homme. Le seul drame qui compte. Le seul dont on ne se remet pas. Le seul aussi (heureusement, peut-être) dont bien peu de nos compagnons avaient conscience. Car combien y en eut-il, au fond, qui refusèrent d'accepter le fait accompli et l'ignoble secours des artifices ? Combien y en eut-il pour regarder la chose en face, pour l'affronter chaque jour cyniquement ?

Pas de massacres, pas d'abjections, pas de

calamités infernales comme chez Dwinger, dans le petit monde d'Hyvernaud. Non, mais la pire des déchéances. Celle de l'homme que d'autres hommes ont dépossédé de lui-même.

Aussi, maintenant, quand je songe au livre d'Hyvernaud, j'admire que cet inoffensif et placide professeur charentais, après que tous les autres eurent extrait du sujet de si grandes quantités de minerais (de qualité, d'ailleurs), ait su, lui, dans sa petite fonderie personnelle, recueillir la pépite impérissable.

Cent cinquante pages, ce n'est pas beaucoup pour une pérégrination mentale qui a duré des années ! Tout y est cependant.

Pas un seul prisonnier, désormais, qui ne puisse ouvrir ces pages sans être saisi.

Au fond, elles sont presque d'une vérité trop criante. Plus réelles que ce que fut même la réalité ! Et comme intolérables, tellement chacun s'y sent nu.

Tout seul.

Avec seulement sa peau et ses os.

Loin des mots et des phrases. Des mensonges et des fables.

Du commencement à la fin. Dans un monde de

baraques et de miradors, de sabots et de chiottes, de menaces et de fouilles, dans l'interminable procession des jours et des nuits, dans la misère d'une solitude faite de promiscuités croupissantes. Tournant en rond. Faisant semblant. Du cher Péguy au beau métier.

Et total, maintenant, comme alors : La Peau et les os.

Un petit livre qu'on ne devrait pas pouvoir oublier.

Et qu'on serait fier d'avoir su écrire.

25 avril 1948.

RAYMOND GUÉRIN.

Passé composé

Piccolo te reconnaît bien, tu sais, m'a dit Tante Julia. Piccolo, c'est le chien. Baveux, chassieux, ignoble, il tremblote sur un coussin. C'est un amour, dit la tante qui se déplace autour de la table dans son épaisse odeur de vaseline. L'Oncle me demande si j'ai maigri. On ne manque jamais de me demander si j'ai maigri, c'est réglé. Je réponds : Oui, j'ai perdu quinze kilos. Tant que ça, fait l'Oncle. Ce n'est pas comme le fils du boucher, il ne s'est jamais si bien porté que là-bas ; mais Bourdier, tu te rappelles le gros Bourdier, celui qui est aux Assurances sociales, lui alors c'est incroyable ce qu'il a décollé, il fait pitié.

Ils me regardent tous comme pour chercher où je peux bien cacher ces quinze kilos qui me

manquent. Il y a Merlandon. Il y a Ginette et son fiancé, le Vétérinaire. Et Pierre. Pierre explique au vétérinaire qu'il prend des petites pilules roses pour son foie. Deux chaque matin. Il ne sait pas ce qu'ils y mettent, dans ces pilules, mais elles lui font du bien, on ne peut pas dire.

Merlandon me verse du bourgogne. « Tu n'en buvais pas comme celui-là au camp. » Il rigole, je rigole, elle est bien bonne. « J'en réservais une bouteille pour ton retour, précise l'Oncle en clignant de l'œil. N'est-ce pas Julia ? Je disais tout le temps : il faut en garder une bouteille pour son retour. » On trinque. À la santé du prisonnier. On retrinque. C'est le moment où la Famille, gonflée de dinde et de bourgogne, s'étale, se débraille un peu, se sent lourde, assise, massive, éternelle.

« Ce que tu dois être heureux », me dit Ginette. Je réponds : « Pour sûr. » C'est vrai et ce n'est pas vrai. Là-bas, on parlait toujours de bonheur. Sans y croire. On s'évertuait piteusement à évoquer le bonheur. On disait : Si jamais on en sort, tu te rends compte. Ce n'était que des mots, tant de mots, tant de soirs, et pas d'autre avenir que des soirs tout pareils et des mots comme ceux-là, de misé-

rables mots sans force, qui n'accrochaient rien, qui ne ramenaient rien avec eux. Rentrer dans le monde des vivants, dans le monde de tout le monde, ce serait une aventure inouïe. Il n'y avait pas de mots pour cette secousse énorme, cet éclatement de Jugement dernier...

Et maintenant, me voilà réinstallé dans le bonheur. Le bonheur n'est plus cette informe rêverie désespérée. Il a pris son contour précis, ses dimensions exactes. Le voilà présent, pesant, évident, un bonheur épanoui et gras. Qu'est-ce qu'il me faut de plus ? Me voilà réintroduit dans les dimanches, dans les familles, dans les digestions familiales. La Tante penche sur Picolo une tête plâtrée de tireuse de cartes. Un bonheur qui sent la vaseline et le vieux chien. Vais-je pas me plaindre ? C'est ça, le bonheur. Au-dessus de mon oncle, on voit la photographie de mon oncle en héros de 14-18 : sa moustache circonflexe et sa croix de guerre – car il est écrit que chacun portera sa croix sur la terre. Le bonheur, c'est la photographie de mon oncle. C'est les cheveux teints de ma tante. C'est la tendre lueur du bourgogne au fond des verres. Et cette discrète envie de vomir qui me

vient à cause des vins et de la dinde. « On dirait que tu ne te sens pas bien », s'inquiète Merlandon. « C'est la chaleur », explique Louise.

Rien ne se passe jamais comme on croit. Et d'ailleurs on ne sait pas ce qu'on croit. Même avec Louise, ça n'a pas été ce que je croyais – ce moment d'une insoutenable perfection. Notre joie s'est bêtement éparpillée. « Attends, disait Louise, je vais te faire du café, c'est du vrai, tu sais, j'en ai encore. » L'homme du gaz s'est amené pour relever le compteur. Un gaillard sonore et hilare qui nous inondait de cordialité. À l'étage au-dessous, la radio jouait *Till the End of Time*. Louise disait : « Ne regarde pas mes cheveux, ils sont moches, je devais justement aller chez le coiffeur. » Puis : « Surtout n'oublie pas de téléphoner à Pierre. En voilà un qui va être content, tiens, Pierre. » L'homme du gaz, Pierre, le coiffeur, toutes sortes de présences absurdes s'introduisaient entre nous. J'avais attendu, je ne sais pas, une espèce de scène de théâtre probablement. Au théâtre, on dit juste ce qu'il faut dire, on fait juste ce qu'il faut faire. Alors que dans la vie, on parle à côté, on agit tout de travers, et il y a toujours des

détails qui ne vont pas, des fausses notes. C'est comme ça que nous l'avons ratée, la scène du retour. Pas ratée exactement : mais elle aurait dû être autrement, être autre chose. Et c'était déjà trop tard. La vie se refaisait, se reformait, la vie petite et soucieuse de toujours. Tout se remettait en place. Je reprenais ma place. J'enfilais ma veste civile, mon vieux pantalon. Ils sont faits à moi, ils collent bien à tous mes gestes. « J'en ai eu du mal avec les mites », disait Louise.

Parce que votre existence a été éventrée, retournée par l'événement, vous imaginez vaguement que vous aviez droit à du neuf, que vous alliez repartir à zéro. Pas du tout, ça se recolle, ça se retape, c'est comme avant. On ne part pas, on continue. On recommence. On remet ça. On remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie. La vie se remet à couler dans ses vieilles petites rigoles. Comme s'il n'y avait rien eu. On a retrouvé sa place. Ma place de passant parmi les passants, ma place d'homme dans la rue, d'homme dans le métro. Nous sommes des hommes et des hommes à couler comme ça, dans des couloirs. À couler le long des murs, le long des barrières, et tout est tracé d'avance, les portil-

lons s'ouvrent et se referment, on n'a qu'à se laisser couler. On est des globules de cette espèce de sang qui coule dans le corps des villes. J'ai retrouvé ma place de globule. Et quelquefois ça se coagule, ça forme un petit caillot. Ça se rassemble dans une salle à manger qui sent la vieille femme et le vieux chien. Merlandon me verse du bourgogne. Ginette fait à son vétérinaire des sourires de magazine. « Tante Julia tient tellement à ce que nous déjeunions chez elle dimanche, m'a dit Louise, c'est pour fêter ton retour. » D'accord. Nous irons chez Tante Julia. Chez tous les oncles, toutes les tantes, tous les cousins, j'en ai des tas. Tout le monde est gentil avec moi, je ne peux pas me plaindre. Ils me demandent si j'ai maigri. Ils me disent : « Les prisonniers, ce n'était pas comme les déportés. » Je réponds : « Bien sûr, ce n'était pas la même chose. »

Mon Directeur aussi a été très bien. En voilà un qui les réussit, les scènes d'émotion. Il a une belle tête de barman, grasse, avec un petit nez crochu. Et sa voix est molle, tiède, épaisse. Elle vous enveloppe doucement comme une étoffe de luxe. Ses bajoues, ses rides exprimaient une commisération dé-

cente. Il a longuement gardé ma main dans les siennes, et il m'a parlé de cette lourde, de cette cruelle épreuve que je venais de traverser. « Une épreuve dont vous sortez meilleur et plus fort. » C'était exactement le ton qui convenait. Ni trop attendri, ni trop peu. De la cordialité, mais quand même des distances. Des inflexions mesurées, nuancées, précises : du travail au poil. Et c'était noble, avec ça. Familier et noble à la fois. Quand il prononçait : nos chers prisonniers, je sentais, par la vertu de cet adjectif possessif, que mes cinq ans de nuit et de boue m'échappaient. Ils ne m'appartenaient plus. Dix-huit cents journées qui se fondaient en une fluide richesse nationale, en un capital impondérable géré par des vieillards à voix distinguée. Notre tradition classique, nos cathédrales, nos grands morts, nos blessés, nos mutilés, nos manchots, nos unijambistes – nos chers prisonniers. J'ai essayé de remercier le Directeur en beau style, mais je me suis embrouillé dans mes phrases.

Dans les bureaux, je n'étais pas traité d'une façon aussi flatteuse. De ces premiers jours, c'est surtout les bureaux que je me rappelle. Je gravissais des escaliers, j'attendais dans les

couloirs, avec les autres types. Ça aboutissait à un éclopé de la guerre précédente, derrière une table. L'éclopé me renvoyait à d'autres couloirs et à d'autres éclopés. Vous repasserez lundi prochain, je vais vous donner un numéro. Je repassais. Qui est-ce qui vous a envoyé ici ? gueulait l'éclopé. C'est rue Saint-Jacques qu'il faut aller. C'est rue de Liège. Les types autour de moi rouspétaient. Voilà un mois que ça dure, ils commencent à nous emmerder. Sans conviction, d'ailleurs, on sait que ça n'avance à rien de rouspéter. Il nous fallait signer des papiers. Nous avions droit à une liberté bien en règle, avec des tas de cachets, de numéros et d'empreintes digitales. Au bout de deux heures, une infirmière nous ordonnait de nous déshabiller. Un médecin me considérait, la gueule méfiante et dégoûtée. D'entendre toute la journée des types lui parler de leurs ulcères d'estomac et de leurs dents gâtées, à la fin ça avait dû le remplir d'idées noires. De sales petites idées, comme des punaises. Une gelée noire de petites idées plates et collées les unes aux autres. Le médecin me demandait : Vous toussiez ? Il y a longtemps que vous toussiez ? Je répondais gentiment : Oui, docteur, oui,